

# AMÉRIQUE

---

## COLOMBIE

---

La préfecture apostolique d'Arauca a réussi enfin à pénétrer dans la région de Cobaria-Tegria et à prendre contact avec les tribus des Tunebos, qui habitent dans ces forêts dont l'accès était réputé jusqu'à cette heure presque impossible.

Le département de Boyacá comprend, derrière la Sierra Nevada de Güicán, Cocuy et Chita, une immense étendue de terrain complètement inculte, couverte d'épaisses forêts, au milieu desquels végète, dans la plus profonde misère, un millier environ d'êtres humains. L'intersection hydrographique de cette région est déterminée par le fleuve Orozco, qui prend sa source au pied du pic Méndez, dans la partie de la Cordillère qui s'étend vers le département de Santander. Ce fleuve reçoit ensuite le nom de Cobugón, puis celui de Sarare, et sert de limites entre le territoire de Tierradentro d'une part, le département de Santander et le Venezuela d'autre part. Enfin, le territoire est séparé des régions civilisées du département de Boyacá et de l'Intendance d'Arauca, par l'immense demi-cercle des pics neigeux de Güicán-Cocuy-Chita, lequel part du fleuve Orozco pour terminer au-dessus de Tame et de Macaguán.

A notre époque de progrès, de routes et de chemins de fer, les ingénieurs n'ont pas encore résolu le problème de la construction d'un simple sentier qui per-

mettrait d'apporter aux Tunebos un morceau de pain, un rayon de civilisation chrétienne. Et Dieu sait cependant tout ce que n'ont pas fait les énergiques habitants de Santander, qui persistent, malgré tout, dans leur résolution de terminer les routes du Sarare et de La Norma, afin de pouvoir pénétrer dans un territoire aux ressources incomparables et qui n'attend que des bras pour être mis en valeur ! Quant au département de Boyacá, c'est à peine, il faut l'avouer, s'il a commencé à ouvrir un mauvais sentier, qui n'arrive même pas au sommet de la Cordillère.

Les efforts apostoliques, Dieu merci, ont déjà donné leur mesure. A plusieurs reprises, les dévoués pasteurs de Güicán ont pu arriver jusqu'à Sinsiga, c'est-à-dire jusqu'aux premières fondations établies par les colons qui s'étaient fait adjuger les vallées des rivières Royatá et Sinsiga. Là vivaient une centaine de Tunebos, et aujourd'hui il en reste, tout au plus, une cinquantaine.

En 1914, Monseigneur Cortesi (alors chargé d'affaires de la nonciature apostolique en Colombie) me confia la mission d'explorer le chemin qui conduit à Cobaria-Tegria, en passant par Güicán. Organisée sous les auspices de plusieurs prêtres de Boyacá et de quelques personnalités du nord du département, cette expédition nous permit de prendre un premier contact avec les Tunebos de Sinsiga et de Bócota. Malheureusement, malgré de grands sacrifices, imposés par quatre journées de chemin, que nous dûmes faire à pied, des pluies torrentielles nous obligèrent à retourner en arrière et à renoncer à notre dessein d'arriver jusqu'à Cobaria.

En 1925, je revenais à Sinsiga, cette fois-ci en qualité de préfet apostolique, et j'y laissai, dûment organisée, une petite école pour les Tunebos. Mais,

pendant mon voyage en France, qui eut lieu cette même année-là, l'ennemi de tout bien réduisait à néant ce premier effort de pénétration, et déjà tout le monde était d'avis qu'il fallait désormais renoncer à la voie Güicán-Cobaría.

Toujours préoccupé du problème Tunebo, je faisais, en 1926, une nouvelle tentative en suivant l'itinéraire Tame-Salibón-Sarare-Toledo; mais, en arrivant à Santa Librada, champ d'apostolat du P. Rochereau, je dus me convaincre que, de ce côté-là, c'est-à-dire par le Sarare, il était tout aussi impossible de pénétrer jusqu'à Cobaría. Enfin la mort du P. Cabal, survenue en 1927, m'obligeait à remettre à plus tard une nouvelle exploration, et c'est seulement au mois de février de cette année-ci que j'ai pu organiser un deuxième voyage par Güicán, fermement résolu à pousser jusqu'à Cobaría, et, cette fois-ci, coûte que coûte.

\*  
\*\*

Dès que j'eus pris la résolution de suivre la voie de Güicán, je m'occupai des premiers préparatifs, ou plutôt j'en confiai le soin au talent d'organisation de mon confrère le P. Catalano et de don Camilo Suárez; pour la troisième fois, ce dernier n'hésita pas un instant — et je ne saurais trop l'en remercier — à abandonner ses propres affaires pour m'accompagner jusqu'à Cobaría.

*L'appel Tunebo.* — Le départ fut fixé au 7 février. L'avant-veille, dimanche de Septuagésime, deux ou trois menus faits, auxquels je ne m'attendais guère, ne me laissèrent plus aucun doute sur la volonté de la Providence à notre égard.

Pendant que l'un de nos Pères chantait l'évangile

du jour qui rappelle la récompense promise aux ouvriers de la dernière heure, j'étais dans ma chambre et, par la pensée, je traduisais à ma façon le commentaire de saint Grégoire : j'étais en train de me demander si nous aurions le bonheur de voir s'appliquer à notre entreprise la parole du saint Docteur : *Mercedem plenam et tarde venientes acceperunt*, lorsqu'on vient m'apporter le courrier ; j'ouvre l'un des journaux, *La Unidad* de Pamplona, et je lis : « Le 14 janvier, le R. P. Rochereau a quitté Pamplona pour se rendre à Santa Rosa de Osos. Il est parti seul, sans bruit. Cette ville, qui, pendant près de vingt ans, a pu admirer les travaux du prêtre et du savant, ne s'est même pas rendu compte de son départ ; mais, aujourd'hui, elle en comprend toute la portée, elle en ressent toute la peine. Il s'en va, nous laissant comme fruit de ses labeurs, le musée diocésain, l'histoire de Pamplona, et surtout la colonisation du Sarare ; c'est là que, tout en travaillant de ses mains à défricher ce sol inculte, il a réussi à fixer dans sa grammaire *tuneba* et dans son dictionnaire *tunebo-espagnol*, les secrets de cette langue inextricable. »

J'avoue que je ressentis de vrais remords au souvenir de ce héros du Sarare, de cet organisateur (durant son séjour à Santa Librada) de la confrérie, du « manque de tout », de ce vaillant qui parcourait les rudes sentiers des forêts vierges, le plus souvent nu-pieds, ou parfois — suprême luxe — chaussé de sandales ou de souliers, raccommodés avec du fil de fer.

Néanmoins (la pauvre nature est si lâche), je m'efforçais d'étouffer ces remords, lorsque tout à coup j'entends une bousculade sous ma fenêtre et des voix d'enfants qui me crient : « Des Tunebos, Père Monseigneur, des Tunebos ! »... Je sors immédiatement de ma chambre, je descends dans la cour, et, en effet, je

me trouve en face de quatre fils des forêts de Cobaría : ils se rendaient à La Salina pour acheter du sel. Ils portent l'habit classique — et combien primitif ! — des hommes de la tribu : *ruana* et *guayuco*<sup>1</sup> ; trois d'entre eux ont adopté la mode des cheveux courts. J'envoie les voyageurs à la maison de nos sœurs pour qu'elles leur servent un repas *tunebo*, et après avoir donné des ordres pour qu'on trouve à nos hôtes de passage chemises et pantalons, je reviens dans ma chambre ; là, sous l'influence des réflexions et des événements de la matinée, j'offre à Notre-Seigneur la résolution inébranlable de ne pas revenir vivant à Chita sans avoir vu Cobaría.

\*  
\*\*

*Départ de Chita, 7 février.* — Mes deux compagnons de voyage, le P. Catalano et don Camilo Suárez, sont arrivés la veille et ont apporté de La Salina le ravitaillement qui permettra de faire face à une expédition d'une vingtaine de jours au moins. Tout est prêt. A Dieu vat ! et que la Vierge puissante nous protège !

*Cocuy.* — Impossible d'échapper tout à fait à l'averse de grêle que sert d'ordinaire aux voyageurs le « Monte Pelado », qui domine la ville de Cocuy. Mais nous étions résolus à affronter des dangers bien autrement sérieux, pour prêter la moindre attention aux gentilleses de la montagne, et nous continuons notre route sans nous arrêter. Quelques instants avant d'arriver à la capitale de la province de Gutiérrez, nous rencontrons le vicaire de la paroisse, don José

1. *Ruana* : grand carré d'étoffe en laine, avec une fente au milieu pour passer la tête ; *guayuco* (hoani soit qui mal y pense) : bande ou ceinture d'étoffe, étroite, très étroite, de dimensions encore plus réduites que les *perizomata* de nos premiers parents.

Márquez et notre excellent ami don Andrés Girardot. Ils sont venus au-devant de nous, avec la commission expresse de nous faire promettre que nous passerions la nuit au presbytère du Cocuy. D'ailleurs, ils ont à leur appui un argument qui leur paraît sans réplique : le curé de Güicán est parti, ce jour-là même, pour un nouveau poste, et, par conséquent, il n'y aura là-bas personne pour nous recevoir. Cette nouvelle contrarie nos plans : accepter l'invitation qui nous est faite, ce sera un jour de retard ; mais, vraiment, nous ne pouvons refuser, et j'aurai ainsi, une fois de plus, l'occasion de méditer sur les beautés de l'esprit d'obéissance.

*Güicán.* — Le 8, nous faisons nos adieux à nos bons amis du Cocuy et nous nous dirigeons vers Güicán. C'est là que nous achèverons les préparatifs de notre expédition. Les personnalités de l'endroit, musique en tête, sont venues à notre rencontre et, durant notre séjour dans la petite ville, nous n'aurons qu'à nous louer des égards que nous prodiguèrent à l'envi, entre autres, le général Rufino Ussa, don Crisanto Tris-tancho, Antonio Correa et l'infatigable don Andrés Girardot ; ce dernier, venu avec nous du Cocuy, n'aura de repos qu'il ne nous ait procuré les chargeurs nécessaires pour le transport des vivres et de la tente.

*La Sierra Nevada.* — Le 9 février, au point du jour, plus de la moitié des chargeurs qui se sont engagés à venir avec nous ne répond pas à l'appel : quelques-uns se retranchent derrière des inconvénients de la dernière heure ; d'autres se sont livrés, la veille, à des libations par trop copieuses ! Heureusement que nous réussissons assez rapidement à nous procurer quelques bêtes de charge, ce qui nous permettra de partir à bref délai, car il serait imprudent de traverser trop tard

la Sierra Nevada et surtout le dangereux passage du Cardeñillo.

Pour la troisième fois, j'entreprenais l'ascension de la Cordillère. La caravane se composait du personnel suivant : le P. Catalano, don Camilo Suárez et son domestique Justo Ruíz, plus les huit chargeurs que nous pûmes enfin réunir. Nous emmenions trois bêtes de selle et trois autres de charge, qui toutes devaient rester à Bachira.

L'ascension vers le sommet de la Cordillère est très dure : des sentiers à peine tracés, fréquemment coupés par de longs trajets d'un terrain rocailleux qui rend la marche encore plus difficile... Mes compagnons et moi, nous ne pouvons nous empêcher de commenter les contrastes que présente si souvent le film de la vie humaine : en ce moment, le président de la République, accompagné d'un nombreux cortège de personnages officiels et de gros commerçants, est en train d'inaugurer un nouveau tronçon de la route nationale, qui doit plus tard arriver jusqu'à Cúcuta; œuvre de longue haleine, où chaque coup de pioche, où chaque détonation d'une mine qui éclate, proclame, en quelque sorte, le réveil économique d'une grande partie de la République. Tandis que nous, au pas « tranquille et lent » de nos montures, nous nous efforçons de fixer les jalons du sentier qui doit apporter un rayon d'espoir à de pauvres êtres humains, nos frères. Oh! sans éclat, sans bruit; pas de discours, pas de musique! pour toute harmonie, les violentes rafales qui ne cessent de balayer les cimes de la Sierra Nevada.

Au point de vue humain, le contraste ne laisse pas d'être pénible; mais si, fermant nos sens aux choses de la terre, nous prêtons l'oreille aux échos d'un monde meilleur, qu'elles nous paraissent douces et reconfortantes les paroles du prophète : « Oh! qu'ils sont beaux

sur les montagnes, les pieds de ceux qui apportent le pain de la bonne nouvelle aux affamés de surnaturel ! » (Isaïe, 52, 7.) Et alors le pauvre missionnaire refoule tout sentiment d'amertume : réellement, il aurait mauvaise grâce à se plaindre, s'il est abandonné, incompris, persécuté ; il aurait plutôt sujet de s'humilier et de se demander à nouveau : « Qui suis-je, Seigneur, pour que vous m'ayez choisi et pour que vous m'ayez enlevé la garde des troupeaux de mon père ? » (Ps. 78, 70.)

Tout en marchant, nous causons de Tierradentro, des contre-temps qui ne manqueront pas de survenir ; nous rappelons ce que l'on raconte des Tunebos et de leurs coutumes, du nombre des habitants que renfermerait leur territoire ; et insensiblement nous en arrivons à former un projet auquel nous n'avions pas songé jusqu'alors. En effet, on a tellement parlé de Tierradentro (le plus souvent par oui-dire), les avis sont tellement partagés, qu'il nous paraît indispensable de tirer la chose au clair, et cela d'une façon définitive. Par conséquent, nous ne nous contenterons pas d'arriver jusqu'à Cobaría, centre politique et religieux de la Tunebia ; nous essaierons de parcourir tout le territoire de la tribu, en prenant, comme chemin de retour, l'itinéraire Sinsiga-Macaguá, ce dernier point à trois lieues de Tame dans les plaines de Casanare... La résolution s'impose : nous reviendrons par Macaguán ; mais il faudra garder un secret absolu, surtout n'en rien dire à nos chargeurs ; car, s'ils étaient au courant de nos projets, ils seraient capables de nous abandonner sur-le-champ.

A midi, nous traversons la dépression de « Corral chiquito » et, à deux heures du soir, nous franchissons la crête du fameux Cardeñillo, couronné de neige et de glace. Déjà l'on aperçoit « Laguna grande », où prend sa source le fleuve Cobugón, qui reçoit, plus bas,



DECOUVERTE DES INDIENS TUNERIOS.



EN PLEIN PAYS TUNEDO.

le nom de Bachireño et, plus loin encore, celui de Royatá avant de se jeter dans le Sarare. A cinq heures, nous faisons halte à Budibán. Un léger repas, le cha-pelet en commun, et puis je donne libre cours aux pensées qui ne cessent de m'assaillir. Réussirons-nous enfin à atteindre Cobaría? Quelle sera l'attitude des Indiens tunebos? Pourrons-nous compléter le personnel dont nous aurons absolument besoin si nous voulons parvenir à la plaine et éclaircir pour de bon le mystère de Cobaría-Macaguán? Les hautes autorités finiront-elles par s'intéresser à la colonisation de la Tunebia? Les assemblées départementales et les Chambres réserveront-elles quelques miettes de leur budget à la solution du problème tunebo, solution qui dépend uniquement d'une voie de communication?

J'en étais là de mes réflexions, lorsque mon attention fut attirée par une scène plaisant et curieuse à la fois.

*Une conquête du P. Catalano.* — Entre les projets que nous avons formés, le P. Catalano, don Camilo Suárez et moi, se trouvait celui de ramener avec nous trois petits Tunebos. Ce serait un bon souvenir de notre voyage. Mais nous avions aussi l'intention de les élever de notre mieux en vue de l'aide précieuse qu'ils pourraient apporter plus tard à nos projets d'apostolat. Le P. Catalano, lui, ne perdait pas son temps : profitant de la première occasion qui se présentait, il était en train de se gagner un gamin d'une douzaine d'années, fils d'un de nos amis tunebos, Timoléon. La future recrue vivait, en ce moment, comme employé, dans la maison d'un certain López, de Güicán, propriétaire de la fondation de Rudibán.

Les premières escarmouches avaient eu lieu pendant le repas : morceaux de choix, sourires paternels, friandises, enfin toute la gamme d'arguments qu'on peut

employer en pareil cas. A présent, c'était tout un dialogue aux tendances plutôt subversives : « Depuis quand toi être ici au service de patron? — Un peu plus d'une année. — Et combien toi recevoir pour ton travail? — A moi promettre une paire de culottes, et jusqu'à présent rien. — Eh bien! toi vouloir venir avec moi? Là-bas, à la Salina, moi te donner culottes, chemise, chapeau. Moi, très bon; moi, aimer beaucoup Tunebitos... » Déjà le P. Catalano se croyait sûr de son affaire, lorsque intervint le « patron », qui manifesta tout net que, sans le consentement de Timoléon, père du Tunebito, on ne pouvait donner suite au projet. Le P. Catalano dut, pour le moment, battre en retraite, mais, peu après, je compris qu'il ne renonçait nullement à son entreprise, encouragé sans doute par la façon dont le petit Tunebo s'ingéniait à lui rendre une foule de petits services.

*En route pour Les Lauriers.* — Le 10 au matin, après avoir remercié les propriétaires de Rudibán de leur aimable hospitalité, nous poursuivons notre route. Au moment de franchir la porte de l'enclos, nous ne pûmes faire autrement que d'offrir au P. Catalano nos plus sincères condoléances pour le peu de succès de son entreprise de la veille; mais, lorsque j'entendis le petit Tunebo prendre congé de notre compagnon avec un « A bientôt, Père! » des plus expressifs, je compris que le pauvre oiseau de la forêt ne pouvait s'habituer à sa cage de la fondation de Rudibán; en effet, deux heures plus tard, le Tunebito rejoignait son nouveau maître.

Dans la matinée, notre caravane s'accrut de plusieurs membres : Gumersinda Gómez, du village de El Espino, et son fils Juan; Proceso Suescún avec sa femme et son fils. Ayant fait partie de l'expédition

de 1926, ils s'empressèrent de nous rejoindre dès qu'ils surent que nous étions passés par le Cocuy. Enfin, à Cobugón, nous primes avec nous Nicolás López, qui connaît bien le chemin de Cobaría.

La journée se passa sans incident, malgré les difficultés de la route. Nous dûmes longer la rivière Ratón, qui se jette dans le Royatá quelque 25 kilomètres plus loin; et passant tantôt près de la berge, tantôt à flanc de coteau, nous arrivons à la crête qui domine la plaine où se trouve la maisonnette des Lauriers. Nous y voilà. Personne au logis! Mais nos chargeurs ont vite fait d'ouvrir la porte, sans rompre le cadenas : il leur suffit de désemboîter le montant-pivot, et le tour est joué! Les femmes qui nous accompagnent préparent notre frugal repas, et pour la première fois nous avons recours à la marmite « express », qui, en un quart d'heure, cuit parfaitement les aliments les plus rebelles. Enfin, pour améliorer un peu l'ordinaire de notre déjeuner, nous prenons la précaution (avec la permission supposée du maître de céans) d'enfermer dans la basse-cour une demi-douzaine de veaux, ce qui nous permettra de traire les vaches le lendemain, au point du jour.

*Le 11 février. Arrivée à Bachira.* — Suivant son habitude, don Camilo commence à mobiliser la caravane dès trois heures du matin. Après avoir savouré un excellent café au lait, nous poursuivons notre voyage en longeant les pentes du Royatá, qui nous mènent, après une pénible ascension de deux heures, tout en haut de la crête de La Cierva; de là, nous apercevons une grande partie de la vallée de Sinsiga, Bachira, Los Llanitos et Selva Blanca. A la fondation de Bachira nous ne trouvons plus, comme il y a trois ans, notre ami le Tunebo Santiago; en passant par la corde

tendue en travers de la rivière, il s'est noyé, l'année dernière, dans le Bachireño, très profond en cet endroit, car il a déjà reçu les eaux du Sinsiga. Par contre, nous trouvons sur le pas de la porte le Tunebo Mauricio, tout fier d'arborer, en plus de son « guayuco », une chemise récemment lavée. Après lui avoir fait promettre qu'il nous accompagnerait jusqu'à Cobaría, nous continuons notre chemin, pour passer la nuit dans la maison de Fermín Ruiz, tout au bout des Llanitos, au pied de la côte de La Esperanza. En route, nous trouvons toute une colonie d'Indiens de Sinsiga, vieilles connaissances qui n'hésitent pas à retourner, en notre compagnie, jusqu'à la maison de Fermín Ruiz; ils pourront ainsi, comme ils le disent eux-mêmes, faire un brin de causerie avec les Pères, renouveler leur provision d'aiguilles et autres menus objets, mais surtout profiter de l'occasion pour manger un morceau assaisonné de sel.

En hâte, nous prenons nos dernières mesures, afin d'être prêts pour entreprendre, le lendemain, le voyage à pied; car la configuration du terrain ne permet pas à nos montures d'aller plus loin, et il faut que nous trouvions d'autres chargeurs pour le transport de nos ballots. Au prix d'un demi-dollar par jour, plus la nourriture, Mauricio et deux Tunebos de Sinsiga (le dénommé Manuel et Vicente Peñuela) s'engagent à porter un paquet chacun jusqu'à Cobaría.

*Le 12 février.* — Afin d'implorer la protection du ciel sur notre expédition, ce jour-là, dimanche, nous célébrons la sainte messe et tous les Tunebos y assistent dans le plus grand recueillement.

Le P. Catalano ne perd pas de vue son projet, et afin de légitimer la conquête de son néophyte Francisco, il fait appeler Timoléon, le père du petit Tunebo.

En principe, Timoléon ne s'oppose pas à ce que son fils s'en aille avec le P. Catalano ; mais le rusé compère prétend que l'enfant ne peut se dispenser d'aller auparavant faire ses adieux à sa mère et à ses frères. Hélas ! l'illusion du bon P. Catalano touchait à sa fin : la visite protocolaire à la famille devait se transformer en séjour définitif ; le gamin ne revint pas. En guise de compensation, nous obtenons toutefois que Timoléon se joindra à la caravane.

Après un grand banquet, dont la pièce de résistance fut un énorme bouc, acheté au propriétaire de la maison, nous faisons nos adieux aux habitants de Los Llanitos, et, bourdon en main, nous prenons la direction de Cobaría. Tout en marchant, je me surprénais redisant par la pensée les paroles de l'introit de la messe : « *Exsurge, quare obdormis, Domine ?* » Réveillez-vous, Seigneur ! Pourquoi ne faites-vous pas germer le bon grain sur ces roches incultes où le Tunebo ne se méfie plus du missionnaire et où ses pseudo-curés ne jouissent plus d'aucun prestige ? Jusques à quand les propriétaires de ces terrains déserts, arrachés à l'État par surprise, resteront-ils les bras croisés devant ce problème humanitaire, lequel n'a pas encore reçu de solution en grande partie, non seulement parce qu'ils n'ont rien fait, mais surtout parce qu'ils empêchent de faire quoi que ce soit ? Quand donc le Maître de la moisson aura-t-il pitié des Tunebos, qui sont aussi ses enfants, et multipliera-t-il en leur faveur le nombre de ses ouvriers ? Inconnues du problème, qui restent, ainsi que beaucoup d'autres, le secret de Dieu !

DEUXIÈME PARTIE. — Ce n'est pas sans raison que je donne ce titre au récit de notre arrivée à Cobaría. Jusqu'à ce jour, nous avons pu parcourir à cheval la plus grande partie du trajet : le gros de la charge avait été

transporté à dos de mulet, et presque partout, dans nos différentes étapes, nous avons joui d'un horizon parfaitement clair. Mais dorénavant nous ne pourrions plus compter qu'avec nos jambes et les épaules de nos chargeurs; bientôt nous devons aussi nous interner dans d'épaisses forêts: et désormais, sauf en de rares endroits, tout horizon sera fermé à notre vue jusqu'à Macaguán.

Avant de nous engager dans la montagne boisée, force nous est de traverser par deux fois le Royatá, ou Bachireño, afin de n'avoir pas à escalader le pic de La Esperanza qui oppose une barrière presque infranchissable au pauvre civilisé. Les Tunebos et les habitants de Güicán qui, pendant la belle saison, vont acheter la cire aux indiens de Cobaría, ne reculent pas devant l'obstacle et n'hésitent pas à grimper par un sentier très étroit, dressé presque à pic. Mais je ne me sentais pas de force à renouveler l'exploit de 1914, et c'est pourquoi, comme je l'ai dit plus haut, nous résolûmes de passer à gué le Bachireño; ce qui se fit les deux fois sans trop de difficulté.

Parvenus de nouveau sur la rive gauche, nous nous dirigeons vers le fameux passage de Las Escaleras; là nous devons mettre en jeu toute notre science d'équilibristes, et, en cet instant, je ne puis m'empêcher de penser à la réflexion d'un « llanero » qui, au moment de traverser un dangereux torrent, disait à son compagnon: « Et maintenant, compère, pas de sottises; recommande-toi au bon Dieu et adresse-lui tout ce que tu sais de prières! » Et en effet, pour la deuxième fois, je me trouve devant ce mur presque vertical, haut de 80 mètres, énorme rocher crevassé de toutes parts sous l'action de forces mystérieuses, tapissé de lianes, que les passant sont renforcées, par intervalles, avec des branches incrustées dans les

fentes de la pierre. Lianes et bâtons nous seront d'un grand secours pour arriver tant bien que mal jusqu'au faite. Le défilé commence et, au milieu des éclats de rire, des cris d'encouragement que nous prodiguent les chargeurs aux endroits difficiles, nous arrivons enfin au complet sur la crête. Vient ensuite un amoncellement de grosses pierres, que nous devons franchir avec toutes sortes de précautions, sous peine de glisser et de nous blesser en tombant.

Tout à coup nous apercevons une inscription encore lisible, écrite en 1914 par le P. Villanea, sous une roche qui forme encorbellement; et volontiers j'aime à voir un encouragement de la Providence dans cette maxime, dont on ne peut apprécier toute la saveur que lorsqu'on se trouve, comme nous, dans des circonstances plutôt difficiles : *Per angusta ad augusta*. Vraiment, pour affronter l'escalade de la côte de Los Infieles, que nous trouverons 500 mètres plus loin, rien de plus opportun que ce proverbe latin qui, par association, nous remet en mémoire la glorieuse promesse de Notre-Seigneur : « Le royaume des cieux est pour les vaillants ! » Réconfortés par cette dose de surnaturel, qui vient fort à propos, nous nous préparons courageusement à couronner le sommet. Il faudra, pour y arriver, suivre une gorge escarpée, au sol recouvert de cailloux arrondis, qui se dérobent sous nos pas, et dont les 200 derniers mètres s'étagent presque verticalement entre deux énormes rochers. Là, le P. Catalano et moi, nous dûmes appeler à l'aide; de distance en distance, deux robustes Güicans maintiennent solidement, à chaque bout, une longue corde d'une vingtaine de mètres, et, grâce à ce dispositif, nous pouvons, en empoignant la corde avec les mains, grimper sans trop de fatigue. Il est trois heures quand nous parvenons à la cime que les indi-

gènes ont baptisée du nom de Los Osos. Vers quatre heures, après avoir déjà pénétré dans la montagne, nous nous arrêtons pour dresser la tente, et nous demandons à Notre-Seigneur qu'il nous concède de pouvoir, le lendemain, saluer de nouveau nos amis, les Tunebos de Bócota.

*Lundi 13. Vers Bócota.* — A sept heures du matin, nous plions bagages et nous nous dirigeons vers l'éminence de Cúyaba où se trouve la fondation de Pascual Santiesteban, du village de El Espino; ce dernier, sous le vain prétexte que le terrain était enclavé dans les limites de la propriété achetée par Fermín Ruiz, en avait chassé le Tunebo Pedro Cuyubano, qui, paraît-il, n'avait pas de titres à faire valoir. Une fois de plus, les Tunebos des environs purent apprécier, dans la personne de leur compatriote, ce qui leur en coûte d'être nés, eux et leurs ascendants, parmi ces solitudes, d'où les expulsent peu à peu les colons de l'intérieur.

A midi, nous arrivons à Bócota. C'est aussi ce point qu'atteignit en 1914, sans pouvoir pousser plus avant, la première expédition organisée par l'abbé Olegario Albarracín, don Benjamin Mora et l'infatigable don Camilo Suárez, sous la direction du P. Villanea et de votre serviteur. Des pluies torrentielles nous empêchèrent alors de dépasser Bócota; et, la tristesse au cœur, nous dûmes, par une retraite qui ressemblait fort à une déroute, regagner Güicán sans avoir vu Cobaría.

En arrivant à Bócota, nous pouvons nous convaincre bien vite que le diable prenait déjà ses mesures pour s'opposer à notre mission évangélistrice. A l'exception du vieux Joaquín, que nous avons connu en 1914, et qui, cette fois encore, malgré son mauvais

état de santé, nous accueille d'une façon relativement cordiale, tous les autres habitants de Bócota s'ingénient à faire le vide autour de nous. Quelques-uns d'entre eux viennent nous voir, mais seulement par pure curiosité; le P. Catalano a beau leur offrir des aiguilles et autres menus objets, ils ne veulent rien accepter et cherchent plutôt à débaucher nos chargeurs tunebos. L'indien Francisco, qui se prétend le chef de Bócota, leur conseille de nous abandonner; car, leur assure-t-il, si nous allons plus loin et si nous nous rendons compte de ce qu'ils possèdent, nous les dépouillerons de toutes leurs propriétés. Le P. Catalano a du mal à faire entendre raison à nos chargeurs tunebos, mais enfin il y parvient. Toutefois, devant l'attitude presque hostile des Tunebos qui nous entourent, nous prenons le parti d'établir notre campement une lieue plus loin, non sans faire remarquer aux habitants de Bócota que nous sommes venus avec les intentions les plus pacifiques et les plus désintéressées.

Mais ne voilà-t-il pas que quelques-uns de nos chargeurs güicans donnent à leur tour des marques d'indiscipline et se refusent à continuer la route ce jour-là! Cependant, à force d'insistance, nous réussissons à réorganiser la caravane et nous pouvons arriver sans autre contretemps au pied de la colline de Bócota. Là, nous nous accommodons tant bien que mal dans un champ d'aubergines qui appartient précisément au Tunebo Francisco, notre ennemi gratuit, et nous nous disposons à préparer le repas du soir; mais, par comble de malheur, il n'y a pas une seule goutte d'eau dans les environs; et, sans ce précieux élément, il ne faut même pas songer à déballer les marmites. Heureusement que la bonne Providence vient à notre secours : nous avons déjà perdu tout espoir de trouver

de l'eau, lorsque se présente à nous le Tunebo Domingo Medina, qui sera désormais comme l'archange Raphaël de notre expédition. Immédiatement, Domingo emmène avec lui quelques Tunebos et vingt minutes plus tard les marmites, placées sur un beau feu de bois, nous permettent d'envisager la perspective prochaine d'un dîner réconfortant.

Le Tunebo Domingo consent à passer la nuit en notre compagnie; mais pour rien au monde nous ne pouvons lui faire accepter la moindre chose; il ne doit pas manger, quand même il aurait faim; il ne peut même pas fumer. Songez donc! il n'a pas encore la permission de son « curé », et il est absolument indispensable, sous peine, pour lui, des plus graves conséquences, que son « curé » ait « soufflé » par avance tout ce que nous pourrions lui offrir. L'occasion est bonne pour interviewer notre Tunebo très tard dans la nuit, et nous recevons une leçon théorique de « souffle » qui, presque toutes les autres nuits du voyage, devait passer à la pratique.

*Le « souffle » tunebo.* — La cérémonie du « souffle » est réservée à un seul Tunebo par groupe de familles. Le « célébrant » y consacre deux, trois, parfois même quatre nuits entières, sans dormir un seul instant. La cérémonie commence entre chien et loup, ordinairement vers six heures et demie du soir; et, tout d'abord, le Tunebo « souffleur » chante une interminable litanie, en sa langue naturellement. Comme je l'ai expliqué dans ma relation de notre voyage à Sinsiga en 1925, ce chant peut s'interpréter musicalement de la façon suivante : do-do, ré-ré, do-do, ré-ré, et ainsi de suite; le tout, sur un ton mélancolique, et entrecoupé de formidables aspirations. Lorsque, après deux ou trois heures de pareil exer-

cice, le Tunebo ne peut plus matériellement émettre le moindre son musical, il continue à réciter à voix basse la même litanie, et cela pendant plusieurs heures encore, jusqu'au moment de la cérémonie proprement dite. Le « souffleur » porte avec lui une baguette de roseau, de 25 centimètres de long, dans laquelle il a placé d'avance six plumes de héron blanc et un bout de cigare; et pendant qu'il dit ses oraisons, il secoue la baguette jusqu'à ce que les plumes ressortent de 5 ou 6 centimètres. Les prières terminées, il se saisit de la baguette, se relève, approche les plumes de ses lèvres et souffle vigoureusement sur les objets qu'on lui a présentés.

Doivent être « soufflés » non seulement les vivres, mais encore tous objets qui ont été ou seront en contact avec les « blancs ». Ainsi, par exemple, la cire que les Tunebos recueillent à Cobaria pour la transporter ensuite eux-mêmes à l'intérieur du pays, doit être « soufflée » avant de sortir de leur territoire. Les animaux ne sont pas exempts de la cérémonie rituelle; Domingo me raconta le plus sérieusement du monde qu'il avait consacré quatre nuits entières à « souffler » une paire de petits cochons, achetés récemment à Fortunato Correa, l'un de nos compagnons de voyage, et qu'il espérait les meilleurs résultats de la peine qu'il avait prise.

Les malades eux-mêmes ont recours à la cérémonie du « souffle »; et, dans ce cas, on y ajoute la « suction ». Pour « sucer » le malade, voici comment procèdent les Tunebos : lorsque s'achèvent les chants et les prières, et que la cérémonie du « souffle » est terminée, de nouveau le « souffleur » approche de ses lèvres les plumes de héron, fait une aspiration profonde tout près du malade et ensuite crache en l'air, fermement persuadé que le mal aspiré se perd dans

l'atmosphère et que désormais il ne pourra plus nuire à personne.

D'après les dires de don Domingo, le « curé » actuel de Bócota a établi, pour la cérémonie du « souffle », le tarif officiel suivant : pour 25 livres de cire, il en perçoit deux ; de 25 livres de « otoa » (cire végétale), il en retient une ; et s'il s'agit d'aliments, il s'en adjuge la moitié. Comme on peut bien s'en douter, la question du tarif n'est pas sans susciter de nombreuses vocations. En tout cas, Domingo voulut bien nous confier qu'il est déjà « moitié-curé » et que bientôt il sera capable de faire une sérieuse concurrence au « curé » de Bócota. Sous peu, nous devons nous convaincre de ses aptitudes pour le métier.

*Baptême tunebo.* — Nous pûmes aussi recueillir quelques détails sur le baptême tunebo. Le jour même de la naissance de l'enfant, la mère prend un bain, et on procède aux préparatifs du baptême, qui aura lieu le lendemain. (La cérémonie se poursuivra durant quatre nuits.) On commence par verser de l'eau tiède dans la bouche du nouveau-né, puis on lui fait avaler quelques particules de viande de différents animaux afin que le petit Tunebo jouisse, toute sa vie, d'une bonne digestion et soit plus tard un habile chasseur. Entre temps, la mère doit garder un jeûne rigoureux ; tant que durent les cérémonies, à peine s'il lui sera permis de prendre, chaque jour, un léger repas, et seulement après le lever du soleil ; pendant la nuit, elle ne doit rien manger.

*14 février. Mardi.* — Dès trois heures du matin, s'élève une violente tempête : il ne faudra pas songer à continuer notre voyage ce jour-là ; car c'est en vain que nous attendrons une éclaircie. La pluie ne cesse de tomber à torrents et nous devons nous résigner à

rester sous la tente. Pendant que nos Tunebos ne cessent de manger des aubergines, rôties ou bouillies suivant la fantaisie d'un chacun, nous reprenons avec notre ami Domingo la conversation de la veille. Domingo nous raconte qu'il a été à Santa Librada, qu'il y a connu Enrique (c'est ainsi, sans plus, qu'ils appellent le P. Henri Rochereau) et les sœurs de la mission. Il serait très heureux pour sa part que les sœurs vissent s'établir à Bócota; il voudrait bien aussi apprendre à lire et à écrire, afin, dit-il, de pouvoir nous défendre contre les « blancs » qui viennent nous voler nos terres; témoin ce Proceso, qui s'est joint à l'expédition avec sa femme et son fils. Je ne laisse pas d'être intrigué; Proceso, en effet, nous avait toujours donné l'impression d'un honnête homme; aussi je demande à Domingo un supplément d'informations sur la conduite qu'avait observée l'individu en question pendant son séjour de plusieurs années à Tegría. En fait, d'après ce que nous raconte le Tunebo, le nommé Proceso s'était fort mal conduit envers les Indiens et leur avait volé tout ce qu'il avait pu : cochons, poules, manioc, bananes, etc., tellement que Domingo lui-même et le chef des Cobarias, Espinel, avaient dû se rendre au Cocuy pour demander au chef de la province l'expulsion de Proceso et de sa famille, au grand déplaisir de ces derniers, qui chantaient à tout venant les ressources de cette terre de promission.

*Les Tunebos et leurs morts.* — Le mauvais temps persiste; je profite de l'inaction forcée qu'il nous impose, pour questionner Domingo sur leurs morts. Il me répond que les Tunebos ensevelissent les principaux d'entre eux dans des grottes, mais que le commun des mortels est jeté dans quelque rivière voi-

sine. Ceci me donne la clef de certains scrupules qu'éprouvent les Tunebos à l'égard des eaux : ils les divisent, en effet, en deux classes : les « bonnes » d'une part et, d'autre part, les « mauvaises » ; ces dernières, naturellement, sont celles où ils jettent les cadavres de leurs semblables ; et je m'explique maintenant pourquoi ils avaient soin de nous avertir de quelles eaux nous pouvions boire sans inconvénient.

Domingo me confirme un détail que je connaissais déjà : après la mort de l'un des membres d'une famille, les Tunebos condamnent le sentier qui conduit à la hutte, y répandent de la cendre et du charbon, afin que l'âme du défunt ne revienne pas inquiéter les vivants, et s'empressent d'ouvrir un autre sentier pour le service des gens de la famille, car ils sont persuadés que l'âme du disparu ne passera point par le nouveau sentier. Enfin, les Tunebos usent et abusent des purifications lustrales ; ils sont convaincus que tout ce qu'on leur donne, soit pour se vêtir, soit pour manger, porte la mort avec soi ; de façon, par exemple, que, s'ils ont acheté une couverture et en font usage, ils ne retourneront pas chez eux avant d'avoir pris un bain complet. Toutefois, ils n'ont pas les mêmes scrupules lorsqu'ils séjournent à Güicán et autres localités de l'intérieur : rien, en effet, ne pourrait leur faire de mal, puisque, avant de sortir de leurs terres, ils ont été « soufflés » par leur « curé ».

*Don Camilo fait la conquête d'un petit Tunebo.* — Malgré la fuite de Francisco, le néophyte du P. Catalano, don Camilo Suárez et moi nous ne perdions pas l'espoir d'être plus heureux que notre compagnon de voyage, et nous étions résolus à profiter de toute occasion qui se présenterait. Ce soir-là même, arriva à notre campement un Tunebo des environs de Tegria,

accompagné de ses deux filles et de son fils, sympathique Tunebito d'une douzaine d'années. Don Camilo, déjà dans les meilleurs termes avec l'ami Domingo, le chargea d'entrer en pourparlers avec le père et de lui demander s'il consentirait à céder son fils. De prime abord, les nouveaux venus ne virent pas de bon œil pareille proposition ; mais Domingo ne se tint pas pour battu ; il insiste ; il irait lui-même, au bout d'une année, chercher l'enfant à La Salina, et d'ailleurs, entre temps, don Camilo le traiterait comme son propre fils. Enfin, le père et l'enfant se laissent convaincre. Pour sceller le traité, don Camilo achète immédiatement à des guicans une belle « ruana », dont il affuble le gamin, et le père s'en va emportant avec lui les restes d'une étoffe qui sans doute avait été « ruana » autrefois, mais qui, pour l'heure, protégeait bien mal le petit corps du pauvre Tunebito. Félicitations cordiales à don Camilo pour l'heureux succès de ses démarches, et, en mon for intérieur, je renouvelle le ferme propos de me procurer, moi aussi, un néophyte à la première occasion qui se présentera. Don Domingo, en sa qualité de « quasi-curé », s'empressa de lever l'interdit qui pesait sur la tête du Tunebito et lui ordonna d'accepter dorénavant tout ce que lui donnerait don Camilo, son père adoptif.

*Mercredi 15 février.* — La journée du 15 s'annonce comme la précédente ; mais les vivres diminuent, il faut partir coûte que coûte. Le P. Catalano et moi nous gardons les vêtements indispensables ; pas de bas, ils seraient plutôt gênants ; et chargeant sur nos épaules le « bayetón » (couverture de molleton), dûment plié, nous donnons l'ordre du départ. Auparavant, nous prenons congé de Francisco, l'un des meneurs qui avait excité les habitants de Bócota contre l'expé-

dition; flèches en mains, il était accouru pour demander compte de ses aubergines; mais il n'insista plus lorsque Domingo lui eut expliqué que seuls les Tunebos de la caravane les avaient mises à profit.

Nous commençons à escalader la colline de Bócota, que nous ayons en face, et nous couronnons la crête sans trop d'efforts. C'est de là que se détache le sentier qui conduit à Rabaría, patrie de Camilito, le fils adoptif de don Camilo. Le Tunebito s'était sans doute imaginé que nous allions à Rabaría et jusqu'à ce moment il paraissait content de son sort; mais, quand il s'aperçut que nous continuions vers Cobaria, il éclata en sanglots et les Tunebos eurent beau, à ma demande, s'efforcer de le consoler, tout fut inutile; il n'y avait plus qu'à laisser au temps le soin de mettre un terme à ce déluge de larmes.

Il s'agit maintenant de descendre la Cordillère. En fait de chemin, des lacets très étroits qui serpentent à flanc de côte et par où nous arrivons à un endroit appelé par les güicans Santa Lucía. De là, nous devons jouir de tout le panorama du Sarare; mais le temps continue si mauvais, la pluie est si tenace, que nous nous voyons obligés de faire le sacrifice du spectacle annoncé : impossible de voir à plus de vingt pas devant soi, tellement est épais le brouillard qui recouvre toute la montagne! Difficilement je pourrais vous décrire les péripéties de cette journée. Le prétendu sentier n'est, en réalité, qu'un entre-croisement de racines et de lianes qui rend la marche extrêmement pénible; tout à fait à propos pour les quadrumanes de la forêt, il nous oblige, nous, à des exercices d'acrobatie peu intéressants; et bientôt ce n'est plus une marche, c'est une dégringolade!

Après plusieurs heures, qui nous paraissent interminables, nous arrivons, trempés jusqu'aux os, à la

Lamosa. Le torrent est large, profond, il ne faut pas songer à le passer à gué. Heureusement, nous trouvons un tronc d'arbre, qui pourra servir de pont et les güicans improvisent un garde-fou de lianes. En compagnie de don Camilo, je passe sans encombre, mais il n'en est pas de même du P. Catalano ; à peine a-t-il fait quatre ou cinq pas sur l'abîme, que les lianes cèdent, et, sans la présence d'esprit du Père, qui se laisse tomber à califourchon sur le tronc d'arbre, nous aurions eu sûrement à déplorer une catastrophe. Les domestiques se précipitent au secours de l'infortuné, rétablissent le garde-fou et, quelques instants après, toute la troupe se trouve, sans nouvel incident, de l'autre côté de la Lamosa. L'alerte avait été chaude. Lorsque l'émotion est tant soit peu calmée, nous pouvons commenter, avec une pointe de malice, la chute du bon P. Catalano, mais surtout nous rendons grâce à Dieu de la protection visible qu'il nous a dispensée en cette occasion et nous lui demandons qu'il ne nous abandonne pas dans notre entreprise, quelles que soient les souffrances que nous ayons à supporter pour arriver à Cobaría.

Les güicans nous conseillent vivement d'accélérer la marche si nous voulons parvenir, ce soir-là même, à Las Rocitas ; c'est, paraît-il, un endroit tant soit peu déblayé et où nous pourrions camper assez commodément. Il fait déjà nuit quand nous y arrivons, et ce n'est pas sans peine que nous pouvons monter la tente, allumer le feu et improviser un frugal repas. Au terme d'une journée si fatigante, seul l'espoir d'atteindre Cobaría le lendemain pouvait nous être de quelque réconfort.

*16 février. Cobaría.* — Le mauvais temps persiste ; malgré tout, il faut partir. Notre déjeuner habituel :

de la « mazamorra » (bouillie de maïs) à discrétion ; par-dessus, un café bien chaud, et nous voilà en route ! Le terrain est argileux, glissant ; nous avançons difficilement, mais nous sommes soutenus par la perspective de voir, à tout moment, surgir dans le lointain Cobaria, l'objet de nos plus vives aspirations. Enfin, vers midi, apparaissent à nos yeux les premières cabanes de la fameuse métropole des Tunebos. A mesure que j'avance, je sens toutes mes illusions s'évanouir ; j'avoue que je m'étais imaginé autre chose ! C'est cela Cobaria ! Des huttes élevées sans ordre ni symétrie, sur un terrain à peine déboisé, au flanc d'une pente qui dévale vers le fleuve, situé à un kilomètre de distance. Devant nous, de l'autre côté du Cobaria (ou Cauca), nous voyons Tegría, et même on aperçoit beaucoup plus au nord, le tracé du chemin de La Norma, qui doit relier Tame au village de Concepción, dans le département de Santander.

Nous arrivons enfin aux premières habitations de la capitale et nous choisissons, pour établir notre campement, un terrain voisin, légèrement incliné. Aussitôt je me mets à la recherche des Tunebos ; mais quelle n'est pas ma surprise lorsque je dois me convaincre qu'il n'y a absolument personne dans Cobaria ! Tous les Tunebos sont partis au Cauca pour faire la récolte des bananes, et les güicans, qui sont au courant de leurs coutumes, nous assurent qu'ils ne reviendront pas avant deux mois ! Nous ne pouvions pas tomber plus mal !

Enfin, pendant que les domestiques dressent la tente, nous examinons les environs et tout particulièrement l'extérieur des cabanes ; toutes sont fermées et les portes recouvertes de branchages ; mais ce qui les défend le mieux contre l'approche des indiscrets, ce sont des légions de puces qui obligent

les plus curieux à reculer. Une seule hutte est ouverte, c'est celle qui est réservée aux étrangers de passage, spécialement aux güicans, lorsqu'ils vont à Cobaría pour acheter de la cire.

Le soleil finit par se montrer; on en profite pour faire un peu de toilette et sécher en partie linge, souliers, habits, le tout déjà bien mal en point. Je prends quelques clichés et, tout de suite après, nous nous mettons en devoir d'examiner la situation telle qu'elle se présente; car, si nous sommes venus à Cobaría, ce n'est pas seulement pour connaître le pays, mais bien plutôt afin de voir les Tunebos, prendre contact avec eux et préparer le terrain pour l'avenir. La première conclusion qui s'impose, c'est que nous ne pouvons pas songer à revenir par Güicán; très probablement, les forces nous trahiraient. En deuxième lieu, il faut absolument que nous voyions les Tunebos; par conséquent, nous prendrons nos mesures pour parvenir de n'importe quelle façon à Cauca, où ils se trouvent actuellement. Mais le problème se complique. Dès notre arrivée, deux des Tunebos qui nous avaient accompagnés depuis Sínsiga ont filé en douceur, abandonnant leurs charges respectives; par ailleurs, les güicans nous manifestent qu'ils ne se sont engagés à nous conduire que jusqu'à Cobaría et que désormais ils n'ont plus qu'à retourner chez eux. Après avoir longuement discuté et surtout après avoir obtenu la promesse d'une augmentation de salaire, ils finissent par se laisser convaincre, et le voyage à Cauca est résolu pour le lendemain.

Je profite des dernières heures de la journée pour examiner la topographie de Cobaría et graver dans ma mémoire les principaux détails de la métropole des Tunebos. Cobaría est situé sur un plan incliné qui fait face à l'ouest; le sol est marécageux, sillonné du nord

au sud par des monticules allongés, où les indiens ont construit leurs cabanes et qui sont l'unique partie sèche du terrain. De hautes collines rocailleuses s'étagent de tous côtés. Au pied du village, coule le Cauca, torrent au cours impétueux, et, plus au sud, la Lamosa, que nous avons traversée la veille. Quant à la population, si j'en juge par le nombre des habitations, elle doit être tout au plus de 800 âmes. Nous voulons voir surtout la fameuse « cathédrale », si renommée dans les traditions tunebas, et les guïcans nous conduisent à une esplanade d'un hectare environ de superficie, au milieu de laquelle s'élève une cabane plus grande que les autres, espèce de hangar à l'aspect ruineux. Impossible d'examiner l'intérieur, ladite cathédrale ne s'ouvrant qu'à l'époque de la célébration des « messes ». Celles-ci sont exclusivement à charge du « docteur » Espinel et constituent, pour la tribu, l'événement le plus considérable de l'année.

Les Tunebos s'y préparent en réunissant quantité de victuailles et surtout de boissons terriblement fermentées. Le jour de la fête, ils mettent les culottes dont on leur a fait cadeau et se parent de tous les colifichets qu'ils ont pu amasser dans leurs maigres transactions avec les « blancs ». A la tombée de la nuit (car c'est pendant la nuit que se célèbre la « messe »), le « curé » fait son entrée solennelle à l'« église » ; il met sur sa tête la « cócora », espèce de mitre ornée de plumes voyantes de divers oiseaux, et ensuite il commence à chanter une sorte de litanie monotone, interminable, dont certaines parties sont alternées avec les assistants. Cela dure ainsi jusque vers cinq heures du matin. A ce moment, les Tunebos sortent de leur cathédrale pour se livrer à des festins et beuveries, qui dégénèrent le plus souvent en

désordres de toutes sortes. La cérémonie de la « messe » se répète pendant une huitaine de nuits consécutives, et ces fêtes sont tellement renommées dans la région que les Tunebos Macaguans, qui sont cependant quelque peu civilisés, accourent nombreux pour y prendre part.

*17 février. En route pour le Cauca.* — Comme nous avons pu l'observer à Sinsiga, Bachira et Bócota, les Tunebos cherchent, au bord des rivières qui baignent leurs terres, les plaines fertiles et chaudes où ils pourront cultiver le bananier, la canne à sucre et le manioc; les produits de ces plantes forment, avec le maïs, qu'ils sèment sur les pentes de la Cordillère, la base de leur alimentation. Ceux de Cobaría ont fait des plantations assez importantes dans une vallée de peu d'étendue, que baigne le Cauca et où la température moyenne est de 30 degrés. Ils n'y ont construit que quelques huttes, entre autres celles du chef, car cet endroit leur sert uniquement comme de pied-à-terre dans leurs excursions vers le Sarare. Pendant ces dernières, qu'ils réalisent durant la belle saison, et après avoir préparé la terre pour les nouvelles semences, les Tunebos, assez nomades par nature, s'adonnent à la chasse, à la pêche et à la cueillette de la cire et du miel. Ordinairement ils ne reviennent à Cobaría qu'au bout de deux mois.

Donc ce jour-là, 17, suivant ce que nous avons résolu la veille, nous organisons la caravane de notre mieux (naturellement les deux Indiens qui nous ont abandonné hier ne sont pas revenus), et nous nous dirigeons vers le Cauca. Le plateau incliné de Cobaría se termine, dans la direction du Cauca, par un immense précipice, au pied duquel bondit la Lamosa au moment où elle va se jeter dans le Cobaría.

La descente est extrêmement pénible et, à chaque pas, il faut assurer fermement le pied; la moindre négligence aurait des suites fâcheuses. Enfin, tout en avançant avec prudence, nous arrivons au bord du torrent, que nous trouvons très grossi par les pluies des jours antérieurs. Le courant est très rapide et pas le moindre tronc d'arbre pour improviser un pont. En vain don Camilo cherche un gué qui nous permette de passer sans trop nous mouiller; ce serait un bain complet et plutôt dangereux; il faut y renoncer. A tout risque, Justo Ruiz, le domestique de don Camilo, et Fortunato Correa s'enhardissent à franchir la rivière et se mettent aussitôt en devoir de couper une grosse branche d'arbre, qu'ils jettent ensuite en travers du torrent sur des roches qui émergent à fleur d'eau. Aidés par nos chargeurs, c'est sur cette fragile passerelle et après des prodiges d'équilibre, que nous réussissons à passer de l'autre côté. Une halte bien méritée, ne fût-ce que pour nous remettre de nos émotions; nous en profitons aussi pour manger un morceau et, après nous être désaltérés dans l'eau fraîche du torrent, nous continuons notre marche vers la célèbre « *peña de los micos* » (rocher des singes), cauchemar des Tunebos eux-mêmes.

Lorsqu'à notre retour, j'eus l'occasion de voir don Andrés Girardot, qui, dans sa jeunesse, était passé par le « rocher des singes », et que je lui racontai que nous étions allés de Cobaría à Cauca, il me demanda aussitôt : « Et vous êtes passés par le rocher des singes ? » Je dus lui répéter par trois fois qu'en effet nous l'avions escaladé; il n'en croyait pas ses oreilles !

La roche en question, haute de près de 200 mètres, est taillée presque à pic et surplombe le Cobaría, profond et rapide en cet endroit. Tout en haut de la

roche, pousse l'arbuste appelé « guaque-chiço » ou « guaque de rocher », dont les racines, fortes et noueuses, descendent le long de la pierre, cherchent les crevasses pour s'y agripper et ont fini par tapisser presque toute la superficie. Sans l'aide de ces racines, il serait absolument impossible de franchir l'obstacle. Avant de commencer l'escalade, l'un des guïcans émet philosophiquement son avis, lequel n'est pas précisément pour nous encourager : « Celui qui, par négligence ou sous l'effet du vertige, lâche une des racines sans avoir pris la précaution d'en saisir une autre fortement, celui-là peut être sûr de son affaire ; il ne saura certainement pas de quoi il est mort ! » Malgré tout, les chargeurs, avec leurs 25 ou 30 kilos sur les épaules, parviennent au sommet sans accident. Le P. Catalano et moi, aidés et surveillés de près par nos compagnons, nous réussissons à faire de même ; mais c'est seulement au bout d'une demi-heure de pénibles efforts que nous nous trouvons tous réunis sur la plate-forme de la « roche des singes ».

Exclamations, appels, cris d'encouragement et des uns et des autres (et, mon Dieu, je crois bien que, malgré le danger, les éclats de rire ne firent pas défaut) ; ce fut un beau vacarme qui devait attirer nécessairement l'attention des Tunebos. Et, en effet, quelques pas plus loin, nous nous trouvons en face de deux émissaires, assis au bord du chemin qui conduit au campement des Indiens. Ils étaient venus sans doute pour voir qui se permettait d'envahir leurs domaines ; bien vite cependant leur méfiance fait place à la curiosité, et, après avoir entendu les explications que leur donne Vicente, l'un des Tunebos qui nous accompagnait depuis Sínsiga, ils nous invitent le plus sérieusement du monde à continuer notre route. C'était de bon augure !

Peu avant notre arrivée à Cauca, le chef de la tribu, « docteur » José Espinel, vient lui-même au-devant de nous. Depuis de nombreuses années déjà, il n'avait pas revu don Camilo Suárez; toutefois, il le reconnaît immédiatement et paraît tout heureux de le revoir. Présentations mutuelles (j'y mets toute la gravité dont je suis capable), quelques mots de conversation, et, sous la conduite du docteur Espinel, qui m'offre galamment l'appui de son bras dans les passages difficiles, nous arrivons sains et saufs à la hutte de campement destinée aux étrangers. Immédiatement, le chef des Cobariás donne ses ordres afin qu'on nous apporte des bananes, du bois pour disposer plus facilement notre tente, des branches d'arbres pour notre foyer; lui-même veut prendre sa part de travail, mais, quelques instants après, il revient vers nous, la hache encore en main, désireux sans doute de jouir le plus possible de la compagnie de don Camilo. Espinel, durant sa jeunesse, vécut plusieurs années dans la maison du chanoine Espinel, du diocèse de Tunja, oncle de don Camilo, et y connut fort bien notre compagnon de voyage. Suivant une coutume assez fréquente dans le pays, on lui donna le nom de son maître. Lorsqu'il retourna au milieu des siens, il lui fut facile de s'imposer plus tard, comme chef, à la tribu des Cobariás; mais il s'empressa d'oublier et son baptême et l'éducation chrétienne qu'il avait reçue, pour revenir aux coutumes de ses ancêtres. Ceux des rites des Indiens Cobariás qui ont une très vague ressemblance avec certaines pratiques de l'Église catholique, sont dus à un autre Tunebo, qui vécut assez longtemps, lui aussi, à Tunja, dans la maison de Mgr Higuera, prit le nom de ce dernier, revint dans sa tribu en gardant le titre de « monseigneur », et implanta parmi les siens une

grossière contrefaçon de quelques cérémonies catholiques.

Voyant l'accueil que nous a ménagé leur chef, les autres Tunebos se rapprochent peu à peu et commencent à lier conversation avec nos Tunebos de Sinsiga; bientôt s'établit entre tous un courant de franche cordialité, tellement que la nuit arrive et que les Indiens sont encore là. J'en profite pour les inviter à une séance de cinéma.

Ce n'est pas sans peine que j'avais pu emmener avec moi un Pathé-Baby : nos domestiques n'auraient voulu emporter que des vivres, mais je tins bon et l'appareil, soigneusement empaqueté, dut être joint au ravitaillement. Vite nous disposons le nécessaire et la représentation commence. Comment vous décrire l'étonnement, les transports de joie de ces grands enfants? Ce que je regrette, c'est de n'avoir pu comprendre un traitre mot de leur jargon et des exclamations qu'ils poussaient pendant que les ours, les chiens, les éléphants, les singes et autres animaux défilaient sur l'écran. Ils y prennent un tel plaisir qu'à les entendre la séance pourrait bien se prolonger toute la nuit; mais il faut mettre un terme à leur enthousiasme, car nous sommes recrues de fatigue et le repos s'impose. J'avoue toutefois que la joie de nos Tunebos m'a fait oublier les souffrances et les préoccupations des journées antérieures.

*18 février. Première messe à Cauca de Cobaria.* — De bon matin, nous dressons un autel rustique, afin de pouvoir célébrer la sainte messe; pour la première fois, Notre-Seigneur descendra au milieu de ses enfants de la Tunebia. Au-dessus de l'autel, le tableau de la Vierge des Missions, que les Tunebos de Sinsiga ont déjà contemplé à Bachira, et le dra-

peau de la Colombie, qui, de même, pour la première fois, flotte dans ces lointaines régions. Durant la messe, célébrée par le P. Catalano, nous disons le chapelet pour toutes les intentions qui s'offrent à notre souvenir, pendant que les Tunebos, avec leur chef à leur tête, assistent au saint sacrifice dans une attitude respectueuse, étonnés sans doute du contraste si frappant que présente notre messe avec leurs bacchanales de Cobaría.

Après le déjeuner, nous nous occupons du plan que, jusqu'à l'heure, nous avons tenu dans le plus grand secret. Nous ne pouvons pas retourner sur nos pas, pour les motifs indiqués antérieurement, et, par ailleurs, nous avons besoin d'une douzaine de chargeurs, si nous voulons arriver à Macaguán; car la plupart des güicans nous manifestent de nouveau qu'ils ne nous accompagneront pas jusqu'à Tame; et seulement deux d'entre eux, Fortunato Correa et Pablo López, s'engagent à risquer avec nous le voyage vers le Llano. Nous expliquons notre cas au chef des Tunebos et nous lui représentons que, s'il veut que nous sortions de ses domaines, il faut absolument qu'il nous aide à trouver des chargeurs parmi les siens. Espinel, tout disposé à nous rendre service, parle assez longuement avec ses Tunebos et nous pouvons enfin compter sur le personnel nécessaire pour parvenir à Macaguán. Afin de gagner définitivement nos futurs compagnons, nous leur mettons dans la main quelques pièces de monnaie et nous faisons immédiatement nos préparatifs pour pouvoir entreprendre, dès le lendemain, notre voyage vers Casanare.

Ce jour-là même, don Domingo, qui nous avait promis de rattraper l'expédition à Cobaría, arrive, en compagnie d'une de ses sœurs, et de nouveau se met entièrement à notre disposition, en nous assurant

qu'il connaît parfaitement la route. Tout semble marcher à souhait. Mais il était dit que la journée ne se passerait pas sans quelques incidents désagréables. Le Tunebito adopté par don Camilo et qui semblait se faire à sa nouvelle situation, vient de disparaître; sans doute, il se sera laissé enjôler par quelque parent ou ami qui se trouvait en ce moment à Cauca. Don Camilo, qui regrette son petit Indien, va faire part de sa déconvenue au docteur Espinel; mais celui-ci affirme qu'il ignorait la chose, et, en tout cas, il promet que, pour châtier l'infidélité du fugitif, il réclamera la « ruana » que don Camilo lui avait donnée.

Et quant à moi, je ne fus pas plus heureux que mes compagnons. Sur ma recommandation, l'ami Domingo avait réussi à me trouver un Tunebo; mais, au dernier moment, celui-là fit comme les autres : il prétexta qu'il cherchait femme et, finalement, il signifia à Domingo qu'il ne pourrait pas m'accompagner.

Enfin il me faut accueillir une réclamation formelle du chef de la tribu. Voyant que le fameux Proceso ne songeait nullement à partir avec nous, Espinel s'approche de moi et me prie instamment de faire tout mon possible pour que l'individu en question ne reste point en territoire tunebo; car, ajoute-t-il, nous savons trop par expérience combien Proceso a les mains crochues et il continuerait sûrement à nous voler sans pitié. Aussitôt, je fais appeler l'intéressé, je lui fais entendre raison, et Proceso promet que, le lendemain, il partira pour Tegria; la Compagnie du chemin de la Norma lui a confié le soin de quelques outils qui sont encore à Tegria; il ira les chercher et, immédiatement après, il retournera à l'intérieur avec sa famille. Nous n'avons jamais su s'il avait tenu sa promesse.

*19 février. A la recherche de Macaguán. — De bon*

matin, nous mobilisons la caravane, mais le départ ne peut avoir lieu avant huit heures; il nous faut attendre les Tunebos qui se sont engagés à venir avec l'expédition; car, si nous prenons les devants, il y a bien des chances que nos nouveaux chargeurs ne nous jouent quelque mauvais tour. Après avoir pris congé du docteur Espinel et de ses Indiens, nous nous mettons en route. En sortant du Cauca, nous devons franchir une montagne assez élevée; c'est la dernière que nous trouverons dans notre nouvel itinéraire Cauca-Macaguán. Vers une heure du soir, nous arrivons à la Rabaríá, petite rivière sur le bord de laquelle notre ami Domingo possède une cabane et un champ cultivé; là, nous nous séparons des Güicans, qui retournent chez eux par le chemin que nous avons suivi en venant à Cobaríá, et, de notre côté, nous nous préparons à pénétrer dans la forêt qui couvre les derniers contreforts de la Sierra Nevada.

Vers quatre heures, nous faisons halte et nous dressons la tente sur un plateau découvert. Cette nuit-là, Domingo se proposa de « souffler » toute l'expédition et de lever toutes les défenses qui pouvaient empêcher les Tunebos de recevoir la moindre nourriture. Pendant notre sommeil, le « moitié-curé » passa la nuit entière à « souffler » les vivres, les personnes (évidemment sans nous excepter), et, d'après lui, à notre réveil, nous étions parfaitement exorcisés et à l'épreuve de toute maladie ou accident fâcheux durant le reste du voyage. Inutile de dire que nous étions loin de partager la même assurance. Et ce n'était pas sans raison.

20 février. — Comme d'habitude, nous nous mettons en marche de bonne heure, d'autant plus que nous aurons, paraît-il, à parcourir une région assez

étendue et presque totalement dépourvue d'eau. A huit heures, nous traversons la petite rivière Cirica-Guicua (qui signifie en tunebo « passer en silence »); à midi, nous arrivons au Royatá, qui coule à pleins bords; en cet endroit, il est si large qu'il est inutile de songer à improviser un pont, et que, pour le passer, la petite tenue s'impose; nous le franchissons le plus rapidement possible, afin d'échapper aux nuées de moustiques qui s'acharnent après nous, et la marche continue. Les heures s'écoulent longues, monotones, et les quelques renseignements que nous pouvons arracher aux Tunebos n'offrent guère de perspectives encourageantes; nous ne trouverons plus d'eau que très tard dans la soirée; à cela vient s'ajouter que le Tunebo Aurelio Zambrano, qui marche côte à côte avec don Camilo, lui fait part des mauvais desseins que couvent quelques Tunebos de l'expédition; ils ont résolu de nous faire remonter insensiblement vers le nord, de nous amener dans les plaines du Sarare, et là, de nous abandonner à nos propres ressources. Et en effet, peu d'instant après, en présence de deux chemins qui s'offrent à nous, l'un des guides, Ramon Torres, soi-disant « capitaine » des Tunebos, opine que nous devons suivre un sentier différent de celui que nous avait indiqué l'indien Aurelio. Nous n'osons pas protester, mais bientôt nous devons nous convaincre que le chemin choisi est complètement aride. Il est déjà plus de cinq heures du soir; la soif nous tenaille, et pas la moindre goutte d'eau pour l'éteindre. Vers six heures seulement, nous percevons le murmure d'une eau courante et nous accélérons la marche. Peu après, nous nous arrêtons et nous dressons la tente tout au haut d'un ravin au fond duquel se précipite, à une grande profondeur, le torrent que nous avons entendu tout à l'heure. D'ailleurs, il serait

dangereux de poursuivre notre route ; c'est l'heure où les serpents sortent de leurs repaires en quête de butin. Mais nous jouons de malheur : les parois du ravin sont tellement escarpées qu'il est impossible de descendre ; nous passerons la nuit sans boire ni manger. Heureusement, Domingo, qui s'était écarté une demi-heure auparavant et avait emporté avec lui une marmite, a pu puiser un peu d'eau et nous l'apporter au campement ; sans cela, nous n'aurions pu rien préparer pour calmer un peu notre faim. Quant aux Tunebos, ils se sont rabattus sur du maïs pourri (« fute » en leur langue) et tellement nauséabond que, si on n'a pas le sens de l'odorat complètement atrophié, il est impossible d'en supporter la mauvaise odeur ; ce qui ne les empêche nullement de se régaler, pendant que, de notre côté, nous tâchons de trouver dans le sommeil un palliatif à nos tiraillements d'estomac. La nuit se passa comme on peut bien se l'imaginer ; celui qui dort encore le moins, ce fut le Tunebo Juan Guandonay ; ayant remarqué que l'un de ses compagnons était arrivé boiteux à l'étape, il se chargea de lui appliquer consciencieusement le « souffle » et la « succion » ; mais rien n'y fit ; malgré tant et de si longues cérémonies, le malade était le lendemain tout aussi boiteux que la veille.

21 février, mardi. — Il s'agit de partir de bon matin, ne fût-ce que pour trouver de l'eau, afin de préparer un repas moins frugal que celui d'hier soir. A huit heures et demie, nous arrivons à un ruisseau, le Chivaraquia, et nous pouvons nous convaincre définitivement que Ramon Torres nous a égarés à dessein ; s'il nous avait laissés suivre le sentier indiqué par Aurelio, nous serions parvenus à ce ruisseau la veille même dans la soirée. En réalité, les Tunebos sont

mécontents de ce que nous retournions à l'intérieur par un chemin différent de celui qui nous avait amenés à Cobaría, et voudraient nous en dissuader par tous les moyens. Ils nous conduisent par des chemins détournés, loin de leurs « cunucos » (propriétés cultivées). Peu leur importe la difficulté de la route. Ce qui augmente leur défiance naturelle, c'est la présence, parmi nous, des deux güicans : ces derniers peuvent se rendre compte de ce que possèdent les Indiens dans les terres que nous traversons ; et qui sait, s'imaginent-ils, si plus tard ils ne reviendront pas pour leur enlever tous leurs biens ? Ce ne serait pas la première fois ! En arrivant à un endroit où le sentier bifurque de nouveau, Ramón veut recommencer son manège ; mais, comme je l'ai dit auparavant, Aurelio avait déjà prévenu don Camilo ; en lui faisant part des projets de ses congénères, il lui avait conseillé de prendre exactement le contre-pied de ce que nous indiquerait Torres ; par exemple, d'aller à droite si Torres voulait aller à gauche et vice versa ; mais, naturellement, sans laisser comprendre aux Tunebos que leur plan était deviné ; sinon, il y allait de la vie d'Aurelio.

D'ailleurs, à ce moment précis, la bonne Providence vient à notre secours. Au bruit que fait la caravane, le Tunebo Secundino, qui vit tout près, accourt à notre rencontre et, lorsque don Camilo lui demande quel est le sentier qui conduit à Macaguán, sans la moindre hésitation, il nous montre la droite ; il ajoute que le sentier de gauche mène au Sarare par des terrains si arides et à travers des forêts si épaisses que nous emploierions au moins quinze jours pour atteindre la plaine, si tant est que nous puissions y arriver vivants. Je prends quelques photographies de Secundino et de sa famille et le P. Catalano leur

offre aiguilles, miroirs, cigares, le tout accueilli sans défiance aucune ; ce qui est assez rare chez les Indiens. Un peu plus loin, nous arrivons à la demeure de Secundino, devant laquelle sont groupés une vingtaine de Tunebos de tout âge et de tout sexe. En nous voyant, ils rentrent précipitamment dans la hutte, mais le P. Catalano a bientôt fait de les obliger à sortir : un Tunebo résiste difficilement à l'offre d'un morceau de sel ou de quelques aiguilles. J'en profite pour prendre un nouveau cliché ; nous repartons, et peu après, nous traversons deux ou trois ruisseaux qui doivent sans doute former plus loin le Bojabá, appelé par les Indiens « Otoa ».

Pas d'autres incidents dans la soirée, sauf une perte de temps pour retrouver le chemin ; nos Tunebos se sont égarés, et ce n'est pas sans peine qu'ils finissent par découvrir les traces de la direction que nous devons suivre. Pour se guider dans ces parages, ils se servent de moyens tellement primitifs qu'eux seuls peuvent s'y reconnaître : c'est parfois une entaille faite à un tronc d'arbre, et le plus souvent une branche brisée dans le sens de la route à suivre. Points de repère placés de loin en loin comme par mégarde et qui ne disent rien au voyageur non prévenu. Une grande partie de la forêt que nous traversons a été brûlée deux ans auparavant ; les arbustes, les broussailles ont repoussé de toutes parts, et c'est un fouillis inextricable qui rend la marche très difficile. L'une de ces plantes porte des feuilles longues et minces dont les arêtes sont si effilées qu'elles coupent presque aussi bien qu'un rasoir. Ce soir-là même, nous pourrions parvenir jusqu'aux rives du Bojabá, mais nous préférons nous arrêter à un kilomètre en arrière, de peur des moustiques, qui pullulent au bord de l'eau.



EN PLEIN PAYS TUNÉSIEN.



EN PLEIN PAYS TUNISOIS.

22 février, mercredi. — Les journées se suivent et les guides nous assurent que nous ne sortirons pas de la forêt avant une huitaine de jours. Patience ! Avant d'arriver au Bajabá, nous trouvons, à un endroit appelé Rairricuba, une plantation de bananiers ; il y a aussi une hutte, mais les propriétaires sont absents ; sans doute, ils auront été avertis de notre passage par certains cris gutturaux que poussent de temps à autre nos compagnons tunebos. Tout à coup, Domingo s'arrête ; il nous montre, à côté du sentier, une espèce de terrier, dont les bords portent les traces de terre fraîchement remuée, et il nous assure qu'un tatou doit être au gîte. Nous sommes tellement fatigués que nous ne pensons même pas à nous arrêter pour essayer de prendre le gibier. Mais ceux qui viennent après nous ne veulent pas perdre l'occasion de manger un bon morceau ; ils s'attellent à la besogne et, pendant que nous prenons nos dispositions pour passer le ruisseau « Ariveé-Ariroá », ils nous rejoignent, chargeant un énorme tatou, qui pèse au moins une quarantaine de kilos. Aujourd'hui, la chasse a été fructueuse ; les provisions ne manqueront pas : en plus du tatou, un ours des llanos, plusieurs pauxis (oiseaux) et deux « araguatos » (singes hurleurs) abattus par don Camilo, à la demande de l'ami Domingo, qui voulait absolument manger du singe.

A trois heures, nous arrivons au bord de la Tévera et nous campons à peine un peu plus loin ; nous ne voulons pas avancer davantage ce jour-là, de peur de ne pas trouver d'eau dans la suite, et nous ne tenons nullement à souffrir de la soif, comme la veille. Jusqu'à présent, nous n'avions pas rencontré de tigres ; mais, cette nuit-là, nous dûmes entretenir de grands feux, car nous entendimes parfaitement les rugissements du terrible félin.

23 février, jeudi. — Malgré la pluie, qui commence à tomber dru, nous partons à sept heures ; en quelques minutes, nous sommes trempés ; mais les instants sont précieux et nous avons hâte de mettre un terme à nos fatigues. Nous passons tant bien que mal plusieurs ruisseaux : à huit heures, la Maltiva ; à neuf heures, le Carguirá ; à onze heures, l'Uriza ; à midi, nous franchissons la rivière Cuaciría et, à une heure et demie, nous arrivons au bord de la Comadreja. Une halte pour préparer le café, qui nous servira de déjeuner. Domingo, lui, a autre chose en tête : ayant remarqué que la rivière est poissonneuse, il demande une aiguille ; le P. Catalano la lui donne ; Domingo la prend, la chauffe au rouge et avec ses dents la recourbe en forme d'hameçon, sans que la chaleur semble l'incommoder le moins du monde. Quelques minutes plus tard, il nous revient triomphalement, tenant dans sa main un assez gros poisson, pris dans la rivière. Dans la suite, don Domingo et le P. Catalano ne perdirent aucune occasion de nous montrer leur habileté de pêcheurs à l'aiguille.

Un peu plus loin, nous traversons la Carvaria et, après avoir suivi, pendant une heure, un sentier moins étroit, plus ouvert, nous arrivons à un endroit appelé Biciaria ; une plantation de bananiers, une cabane ; mais celle-ci est déserte. Nous nous arrêtons pour cueillir des citrons et, pendant ce temps, les Tunebos disparaissent, pour revenir au bout de quelques instants. Nous repartons, mais le sentier redevient franchement mauvais, il est même pire que tout ce que nous avons trouvé depuis notre départ de Cobaria. Tout cela ne nous dit rien qui vaille et ne fait que confirmer les soupçons qu'avait éveillés dans notre esprit l'avertissement d'Aurelio. Après de nombreux tours et détours, nous arrivons à une autre plantation

assez grande, où poussent yuccas et bananiers; personne dans la hutte, à l'aspect plutôt engageant. Comme d'habitude, les Tunebos se dispersent de côté et d'autre; seul, l'Indien Aurelio reste avec nous et, apercevant devant la porte de la hutte une belle banane bien mûre, il s'approche aussitôt pour s'en emparer; mais, dès qu'il la tient dans la main, il la rejette avec colère. « Qu'y a-t-il? lui demande don Camilo. — Banane avec « carate », répond Aurelio. » Quelqu'un nous avait tendu un piège! En effet, ceux qui veulent communiquer le « carate » à autrui, contaminent les aliments ou la boisson avec les germes de la maladie. Il n'y avait plus à s'y tromper : nos aimables compagnons étaient d'accord avec leurs compères et tenaient absolument à ce que nous emportions un bon souvenir de notre passage à travers leur territoire! Et ce n'est pas tout. Nos prétendus guides nous obligèrent à faire un grand nombre de détours à travers la plantation de bananiers, sous prétexte qu'ils ne reconnaissaient plus le chemin.

Nous arrivons tout de même au bord du Zatocá et nous nous imaginons candidement qu'on va le traverser tout de suite : mais pas du tout ; il paraît que ce n'est pas encore le gué et nous voilà descendant le cours de la rivière pendant près de 2 kilomètres, sautant de pierre en pierre, non sans courir de graves dangers. A cinq heures, les quelques Tunebos qui sont avec nous s'arrêtent et nous disent que c'est en cet endroit qu'il faut franchir la rivière. L'eau est assez profonde; après la longue marche qui nous a mis en transpiration, le bain forcé que nous allons prendre ne sera pas sans doute des plus hygiéniques ; mais il n'y a pas à hésiter; la nuit approche et il faut profiter des dernières lueurs du jour pour dresser la tente. Nous nous préparons à traverser la rivière, lorsque nous

voyons déboucher par un chemin plat et découvrit les autres Tunebos de l'expédition; ils ne paraissent guère fatigués; ils semblent plutôt satisfaits de constater en quel piteux état nous ont mis nos derniers exercices d'acrobatie. Encore une fois, nos chers Tunebos nous ont caché le vrai chemin et, en présence de cette mauvaise volonté, de cette attitude sournoise, nous ne pouvons nous empêcher de ressentir un peu d'inquiétude. Que la divine Providence nous aide à sortir de cette impasse et à revoir enfin l'horizon de nos llanos! Tant bien que mal nous franchissons la rivière et, après un léger, très léger repas, nous nous arrangeons pour passer la nuit le plus tranquillement possible.

*24 février, premier vendredi de carême.* — Lever de bonne heure. L'eau claire du Zatocá nous invite à prendre un bain, la nuit a été reposante et, somme toute, nous nous sentons, grâce à Dieu, relativement frais et dispos. De plus, Aurelio et Timoleón nous affirment que ce sera la dernière journée de marche dans la forêt et qu'aujourd'hui même nous arriverons à Macaguán, ou tout au moins assez près. Cette perspective ranime notre courage et les préparatifs du départ se font rapidement; nous avons hâte d'avancer.

Nous pensions que le chemin se poursuivrait à travers la forêt qui se trouve en face du gué et que nous en aurions fini avec la gymnastique de la veille. Mais les Tunebos ne trouvent rien de mieux que de recommencer à longer la rivière et, comme nous sommes à leur merci, nous devons nous résigner à les suivre; nous voilà de nouveau sautant de pierre en pierre, obligés parfois de marcher dans l'eau, lorsque la berge est par trop escarpée. A un certain endroit, la rivière se divise en deux bras; il faut nécessaire-

ment franchir l'un d'eux, prendre pied sur l'îlot entre les deux bras et traverser le deuxième pour recommencer à sauter de plus belle. A ce violent exercice, nos forces s'épuisent; je m'arrête, mais je m'aperçois que don Camilo n'est plus avec nous. Que s'est-il donc passé? Au bout de quelques instants, je vois don Camilo qui retourne vers nous; il s'empresse de me raconter ce qui vient d'arriver. Il s'était aperçu que, dès notre départ dans la matinée, trois de nos Tunebos avaient pris les devants et que, par la façon dont ils pressaient le pas, ils semblaient vouloir se mettre hors d'atteinte; comme l'un d'eux chargeait un de nos ballots, don Camilo s'était mis à leur poursuite; mais, bien qu'il les eût poursuivis pendant un long trajet, il lui avait été impossible de les rattraper et même il les avait perdus de vue. Aussi n'avait-il plus qu'à rebrousser chemin et à venir nous mettre au courant de la situation. Celle-ci va se compliquer encore davantage : nous demandons aux Tunebos qui sont restés avec nous quelle est la direction à prendre, mais ils prétendent l'ignorer complètement. A ce moment, Ramón Torres, qui était resté en arrière, pénètre résolument dans la forêt, sans doute pour s'échapper définitivement; mais le domestique de don Camilo s'en aperçoit et nous crie de retourner sur nos pas, afin de suivre les traces du fugitif. Ce sera probablement le seul moyen de sortir d'une situation qui déjà nous paraît presque sans issue, et, par conséquent, nous ne pouvons pas la négliger; d'ailleurs, nous avons perdu près de deux heures de temps; nous devons nous hâter.

Le sentier qu'a pris Torres est si abrupt; les fourrés que nous traversons, tellement épais et remplis de branches épineuses, que nous nous perdons en conjectures sur les desseins des Tunebos à notre égard. Où

nous mènent-ils ? Après une heure et demie de marche, nous arrivons en face de trois ruisseaux complètement à sec, entre lesquels se trouvent deux îlots ; là, plus la moindre trace de chemin. Les Tunebos posent leurs charges à terre et se mettent à chercher quelque indice de la direction à suivre ; nous en faisons autant de notre côté, mais en vain. J'avoue qu'une véritable inquiétude s'empara de nous tous en ce moment, inquiétude qui se traduisait, chez les uns, par une franche colère ; chez d'autres, par un sentiment voisin du découragement. N'y tenant plus et croyant remarquer chez les Tunebos un petit air narquois et satisfait, don Camilo s'approche d'eux et leur dit sur un ton énergique et menaçant : « Si Tunebos ne pas nous sortir vite de la forêt, tous mourir ici » ; et il ajoute qu'il fera sans tarder un châtement exemplaire. Sans doute, les Tunebos croient-ils sentir dans le ton de la voix la résolution inébranlable de mettre la menace à exécution, car l'effet de ces paroles ne se fait pas attendre ; Ramón Torres et l'ami Aurelio disparaissent aussitôt pour ne plus revenir, et les autres Tunebos se cachent, sous prétexte de chercher le chemin. Seuls, Domingo et son frère se rapprochent de nous et nous promettent que, si don Camilo ne les tue pas, ils nous feront sortir de la forêt. Tout de suite, ils se mettent en quête du chemin et, au bout de quelques instants, ils reviennent, disant qu'ils ont trouvé un sentier. Nous appelons ceux qui s'étaient éloignés auparavant, mais bien peu répondent à l'appel, et nous nous voyons obligés à abandonner une partie du chargement pour n'emporter que le strict nécessaire. Fortunato Correa restera en arrière, au cas où reviendrait quelqu'un des fugitifs, de façon à sauver, si possible, une partie de la charge abandonnée. Quant à nous, nous continuons notre chemin en suivant la trace quasi imperceptible

découverte par Domingo. Nous arrivons bientôt à un autre ruisseau, dont le lit est de même complètement à sec, et de nouveau disparaît tout indice de chemin; nous avons beau chercher de côté et d'autre, tous nos efforts sont inutiles. Il est évident qu'à cause du temps perdu nous devons nous résigner à ne pas sortir de la forêt, ni aujourd'hui, ni peut-être demain; perspective guère encourageante et peu faite pour ranimer nos forces abattues.

Domingo a disparu depuis un moment et nous supposons charitablement que c'est pour ne plus revenir, lorsque tout à coup nous le voyons accourir; il nous apporte, grâce à Dieu, une excellente nouvelle : il vient de rencontrer un Tunebo qui retournait de Tame et qui lui a indiqué le bon chemin. Et, en effet, après quelques instants de marche, nous trouvons un sentier battu, où nous pouvons avancer plus rapidement, malgré la soif qui nous dévore. Vers deux heures du soir, nous nous arrêtons enfin au bord d'un torrent, appelé Cabalalía; ce qui nous permet de préparer le café; ce sera tout notre déjeuner d'aujourd'hui. Pendant que nous étions en train d'allumer le feu, Fortunato nous rejoint, en compagnie de quelques-uns des fugitifs et d'un autre Tunebo, Luis, que Fortunato a rencontré par hasard et qui s'engage à nous conduire jusqu'à Macaguán.

Après avoir pris notre légère collation, nous nous remettons en marche immédiatement, car notre nouveau guide nous a assurés que, pendant plusieurs heures, nous ne trouverons plus d'eau et qu'il faut absolument arriver à la prochaine rivière avant le coucher du soleil, si nous tenons à prendre quelque chose cette nuit même. C'est pourquoi nous avançons aussi vite que nous le permet le sentier que nous suivons; lianes, buissons épineux et surtout cette herbe

aux arêtes tranchantes dont j'ai parlé plus haut, tout s'oppose à une marche rapide. La plupart du temps nous ne pouvons avancer qu'en nous courbant, et c'est ce qui m'empêcha de voir un nid de guêpes que je heurtai de la tête; furieuses, les bestioles se précipitent sur moi et sur le P. Catalano, qui vient derrière et ne peut réprimer une plainte en se sentant piqué de si belle façon. Aussitôt, don Camilo vient à notre secours et se met en devoir de tuer les guêpes qui se sont prises sur nos habits, cherchant où elles pourraient bien fixer leur aiguillon. Enfin, nous pouvons nous éloigner du danger, non sans avoir reçu de cuisantes piqûres, et don Camilo ne peut nous offrir pour tout remède qu'un malheureux citron, le seul qui lui restait. J'ignore si ces guêpes ont été classifiées; mais ce dont j'ai pu me rendre compte — et pour cause — c'est qu'elles ont les caractéristiques suivantes: le corps gris; la tête de couleur un peu plus foncée; 2 centimètres de long; armées de deux antennes qui leur permettent de s'accrocher fortement à leur victime pendant qu'elles lui injectent le venin. Dès que le dard s'enfonce, le sang gicle, et survient une assez forte inflammation, suivie de mal de tête, parfois même d'étourdissement.

Vers cinq heures, nous arrivons, fourbus, exténués, au bord d'un torrent dont les Tunebos ignoraient le nom, et nous nous arrêtons pour nous reposer des fatigues de cette journée si mouvementée. Don Camilo ressent des frissons et ses pieds sont passablement enflés. Je lui donne trois pilules fébrifuges; avec trois autres qu'il prendra le lendemain, disparaîtra le mal, que nous avons pris pour un premier accès de fièvre paludéenne; malheureusement, nous n'avons pas de remède pour l'enflure des pieds, laquelle persistera jusqu'à la fin du voyage. Quant à moi, dès

les premières heures de la nuit, je me sens dérangé et je ne puis fermer l'œil; à cela vient s'ajouter que mon hamac se déchire, et je me vois réduit à me coucher par terre, allongé sur mon « bayeton ». On s'imaginera sans peine à quel genre de réflexion je pus me livrer pendant cette nuit, qui me parut interminable!

Peut-être se demandera-t-on pourquoi nous ne nous servions pas de la boussole pour nous orienter. Sur un terrain découvert, c'eût été facile. Mais dans l'immense forêt que nous avons à traverser, avec les nombreux détours auxquels nous obligeait la configuration du terrain, la plus légère déviation à gauche nous aurait emmenés jusqu'au Sarare, ou plutôt nous n'aurions certainement pas eu la force d'y arriver; si nous prenions trop à droite, nous retomberions sur la Cordillère, au pied de laquelle se trouve San Lope, et, par le fait, notre voyage eût été allongé de plusieurs journées de marche, que très vraisemblablement nous n'aurions pas pu supporter.

*25 février, samedi.* — De bon matin, nous nous mettons en route. Je ne vais guère mieux et je sens que mes dernières forces faiblissent. Le sentier est tout aussi mauvais que celui de la veille, mais il faut avancer coûte que coûte. A dix heures, nous arrivons au bord d'une rivière marécageuse, que nous passons assez difficilement; nous supposons que c'est l'une des sources de La Macaguana. A peine l'avons-nous traversée, que Luis, notre nouveau guide, s'assoit et nous déclare sans façon qu'il est fatigué, qu'il doit se reposer; et, comme pour mettre le comble à notre impatience, il nous assure avec le plus grand flegme que, sous peu, nous sortirons de la forêt. Raison de plus, disons-nous, pour continuer notre chemin sans

perdre un instant ; mais nous avons beau user de tous les arguments pour essayer de convaincre le Tunebo, rien n'y fait. Enfin, don Camilo s'avise de lui promettre une bonne rasade de brandy s'il consent à se remettre en route : offre magique à laquelle ne saurait résister le plus têtue des Tunebos ! Notre guide se relève, bien que d'assez mauvaise grâce, et continue à marcher. Animés par l'espoir de parvenir bientôt à Macaguán, et malgré l'extrême fatigue que nous ressentons, nous avançons assez rapidement ; à midi, nous arrivons à ce plateau et nos compagnons tirent quelques coups de fusil, au cas où se trouverait dans les parages quelque personne envoyée à notre recherche. Don Camilo n'oublie pas de remplir sa promesse ; il verse une large rasade de « bueno-bueno » à notre guide ; et, après une halte de quelques minutes, nous nous dirigeons sur Macaguán. Sans trop de difficulté, nous parcourons les quelques kilomètres de savane qui forment le plateau et, en arrivant au bord de celui-ci, dernière dépression de la Cordillère, nous apercevons enfin le village de Macaguán, ainsi qu'une grande partie de la plaine qui s'étend à ses pieds.

La descente est pénible ; la chaleur, insupportable ; la marche est rendue malaisée par les petits cailloux glissants qui recouvrent le sentier ; mais qu'importe ! bientôt nous nous trouverons au milieu de gens civilisés et nous verrons le terme de nos fatigues. A deux heures du soir, presque en nous trainant, nous arrivons sur la place de Macaguán. Dans ce village, autrefois peuplé de nombreux habitants, ne se trouvent plus qu'une quinzaine de maisons assez misérables ; l'ancienne église, qui renfermait un magnifique autel en bois sculpté et doré, a été détruite par un incendie ; et de cette grandeur passée il ne reste presque rien.

En nous voyant déboucher sur la place, un jeune homme, nommé Fabián, accourt à notre rencontre ; nous l'avions connu précédemment lorsqu'il était surveillant de la ligne télégraphique, section de Salibón à Tame. Il s'empresse aussitôt de nous conduire à sa maison, et là on nous prépare un déjeuner substantiel, qui nous fait oublier nos douze jours de « mazamorra » et de café. Après s'être restaurés, nos compagnons voudraient bien poursuivre leur route jusqu'à Tame ; mais il me semble qu'il serait très imprudent de marcher encore pendant une quinzaine de kilomètres sous un soleil de feu, et je prie notre hôte de vouloir bien nous procurer trois bêtes de selle pour le lendemain. Entre temps, nous prendrons un repos bien gagné. Fabián revient au bout de quelques instants et nous dit qu'en fait de montures il n'a pu trouver que trois baudets ; faute de mieux, nous nous en contenterons.

Nous profitons de notre séjour de quelques heures à Macagnán pour baptiser et confirmer plusieurs enfants ; le P. Catalano, qui a été, quelques années auparavant, curé de la paroisse, se charge des baptêmes. J'exhorte ensuite les habitants à s'unir à nous pour remercier la bonne Providence de la protection qu'elle nous a accordée dans notre périlleuse entreprise et je les prie instamment d'envoyer leurs enfants à l'école qui s'ouvrira sous peu à leur intention. La journée se termine par la prière du soir et le chapelet, et nous allons chercher, dans un sommeil réparateur, l'oubli de nos fatigues.

*26 février. Tame.* — C'est la dernière étape de notre voyage. Sur pied de bonne heure, nous nous préparons à enfourcher nos montures lorsqu'on vient nous dire que les baudets se sont échappés pendant la nuit

et qu'il ne sera guère facile de les retrouver avant huit heures du matin. Nous décidons alors de partir à pied, sans attendre davantage; le soleil chauffera dur dans quelques heures et, par ailleurs, nous tenons à arriver à Tame avant midi, afin de pouvoir communiquer par télégraphe que nous sommes encore de ce monde à ceux des nôtres qui doivent se demander anxieusement ce que nous sommes devenus. Depuis notre départ de Güicán, c'est-à-dire depuis plus de deux semaines, nous n'avions pu leur donner la moindre nouvelle.

Nous marchions depuis une demi-heure environ, devisant joyeusement à la pensée que nous verrions bientôt la fin de toutes nos fatigues, lorsque nous entendons derrière nous des voix qui nous appellent; on nous amène les trois baudets. Vivement nous mettons le pied à l'étrier; ce qui ne fut guère difficile, vu la petite taille de nos montures improvisées; et nous continuons notre route, plus fiers que Sancho Pança sur son roussin de Castille. Un incident vint toutefois marquer encore cette dernière étape. Après que nous eûmes franchi le Cravo-Nord, dernière rivière qui nous séparait de Tame, le baudet qui portait le P. Catalano trébuche et, sous l'impulsion de la vitesse acquise, ne peut s'empêcher d'avancer un peu sur ses genoux; le P. Catalano ne s'émeut pas pour autant; sentant l'animal disparaître sous lui, il n'a, grâce à sa haute taille, qu'à allonger les jambes pour prendre contact avec le sol et pouvoir ainsi, tout en marchant, suivre la progression de sa monture; quand celle-ci, arrêtée dans son élan, se relève et se redresse, elle reçoit tout naturellement sur sa selle l'impassible cavalier, disposé à continuer son chemin. Grâce à Dieu, nous ne pouvons que rire de l'incident comique et féliciter le P. Catalano du sang-froid dont il a fait

preuve : l'invétéré fumeur n'avait même pas lâché son inséparable cigare et avait gardé dans sa main la précieuse canne dont le chef des Tunebos, Espinel, lui avait fait cadeau à son départ de Cobaría.

Enfin, à dix heures, nous faisons notre entrée solennelle dans les rues de Tame et les personnes qui n'ont même pas songé à assister à la messe ne sont pas peu étonnées de nous voir apparaître en pareil équipage. Personne au presbytère ; le P. Calas célèbre la sainte messe et nous nous voyons en quelque sorte obligés de prendre la maison d'assaut.

Pendant que la messe s'achevait, je ne pouvais m'empêcher de penser aux paroles du prophète (Is., XLIII, 2-3) : « Lorsque tu passeras au travers des eaux, je serai avec toi et les fleuves ne te submergeront pas ; lorsque tu marcheras dans le feu, tu ne seras pas consumé et la flamme ne te brûlera pas ; car je suis le Seigneur ton Dieu. » Grâce à Lui, la première expédition à Cobaría a été menée à bon terme ; la seconde brillera-t-elle à l'horizon tunebo, conquérante, pleine de promesses ? Dieu seul le sait. En attendant ce jour béni, appelé de tous nos vœux, que tous ceux qui s'intéressent au malheureux sort des tribus tunebos, s'écrient avec leurs missionnaires : « Seigneur, faites que s'accomplissent, pour votre plus grande gloire, les paroles que vous avez mises sur les lèvres de votre serviteur David : Et maintenant, dit l'Éternel, à cause de l'angoisse des malheureux et des gémissements des humbles, je me lèverai ; je leur apporte le salut, et en cela j'agirai avec une entière puissance. » (Ps. XI, 6.)

Chita, juillet 1928.

J.-M. POTIER,  
Préfet apostolique d'Arauca.